

Nadine Naïtali

Ces voix que les enfants disent entendre *

Il n'est pas rare dans notre pratique d'entendre des enfants dire qu'ils entendent des voix/une voix. Suite à un cartel sur la psychose chez l'enfant, je me suis demandé ce que nous entendons quand nous parlons de voix chez l'enfant – qu'entend l'enfant ? Je suivrai ce que dit Lacan dans *Les Noms du Père* : « La voix de l'Autre doit être considérée comme un objet essentiel. Tout analyste sera appelé à lui donner sa place, [...] tant dans le champ de la psychose que dans la formation du surmoi ¹. » Je vous propose donc d'approcher ce que Freud et Lacan ont élaboré sur cette question, qui ouvrira sur celle du diagnostic. J'illustrerai l'exposé de deux vignettes cliniques qui me semblent intéressantes pour notre propos.

Voix chez Freud

Dès 1896 ², Freud remarque que des incidents traumatiques précoces peuvent faire retour chez le sujet par le surgissement de voix. Elles représentent des autoreproches non refoulés que Freud compare au mécanisme de compromis. Mais, dans la névrose, l'incident concerne le refoulement pathogène qui peut prendre la forme de commandements, de punitions, voire de délires dans la névrose obsessionnelle.

Ce qui maltraite ainsi le sujet, c'est le surmoi auquel Freud attribuera l'auto-observation, la fonction d'idéal et la conscience ³. C'est à partir de cette dernière que Freud découvre qu'il existe un

* Soirée des cartels, Paris, 12 février 2010.

1. J. Lacan, *Les Noms du Père*, unique séance du 20 novembre 1963.

2. S. Freud, « Manuscrit K, Les névroses de défenses », dans *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973, p. 129-137.

3. S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 93.

lien intime nouant la voix et le surmoi. En effet, les parents ne prodiguent pas que l'amour à l'enfant, ils professent des menaces de punition qu'ils transmettent par leurs voix. L'angoisse de perdre leur amour est telle que l'enfant intériorise les interdictions et introjecte la voix parentale. Le surmoi se substitue alors aux parents et au complexe d'Œdipe, il ordonne la loi et porte la marque du ça. À ce titre, Freud remarque que le surmoi trouve « ses origines dans l'entendu ⁴ » et il précise déjà que « l'apport d'énergie d'investissement des contenus du surmoi » provient du ça et non de la perception sensorielle.

Le névrosé entend donc la voix de sa conscience, voix du passé transmises, perdues et récupérées par formation substitutive. La voix garde en ce sens le caractère impératif et le reste de la toute-puissance infantile et amoral du sujet lui-même.

Par contre, dans le délire d'observation, le surmoi revient au sujet par des voix menaçantes, qui convoquent aussi la conscience morale mais « sous une figure régressive comme action hostile de l'extérieur ⁵ ». Qu'est-ce qui va nous permettre de distinguer la voix surmoïque des voix hallucinatoires ? Lacan va apporter une nouvelle dimension à la question.

Voix chez Lacan

Pour Lacan, c'est dans l'Autre, lieu du signifiant, qu'il y a « le surmoi ». Il le définit comme étant « à la fois la loi et sa destruction. [...] la parole même, le commandement de la loi, pour autant qu'il n'en reste plus que la racine ⁶ ». Serait-ce justement en cette racine que niche la voix surmoïque ?

Si la symbolisation primordiale a bien eu lieu entre la mère et l'enfant, le sujet de l'inconscient peut prendre naissance, et simultanément se constitue un reste irréductible, objet cause du désir. La voix en tant qu'une des formes de l'objet *a* « prend son isolement ⁷ » de l'Autre, que la mère incarne. Celle-ci est réduite à incarner la voix, à prêter sa voix pour transmettre un nom du père traduit par « un

4. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot et Rivages, 2001, p. 297.

5. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 100.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 119.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 135. Second schéma de la division.

non que dit le père ⁸ », qui n'est nom qu'au niveau du dire-non de la mère. Mais, bien que la voix s'articule à la parole, elle n'est pas la parole, elle porte un dire et est vecteur privilégié du signifiant. Et elle n'est pas non plus un son. Pourtant, la « voix » est définie comme la production d'un son lié au passage d'air dans le larynx (qui contient les cordes vocales). Mais, pour Lacan, le souffle et la respiration sont pulsation et ne peuvent en aucun cas donner appui à une symbolisation ⁹. Il faut une coupure.

Dans *L'Angoisse*, Lacan, en abordant la voix à partir d'un objet rituel, le chofar, évoque justement le souffle. Le passage d'air, muet, projeté de la bouche dans l'instrument produit un son rappelant le pacte de l'Alliance, son, dit Lacan, qui est « profondément émouvant et remuant ¹⁰ » et qui plonge « corporellement ¹¹ » dans l'oreille, là où s'élabore la pulsion invocante ¹². Celle-ci est intimement liée à l'existence de l'inconscient parce que, comme structure de bord, l'oreille est le seul orifice pulsionnel qui ne se ferme pas ¹³. Si la mère reçoit le cri organique comme un appel, lors du « passage à l'air » de l'enfant, elle renouvelle l'alliance avec l'Autre barré, et offre à son enfant un « se faire entendre », une voix. La voix dès lors se coupe, se détache de la phonémisation, et choit de l'organe de la parole. Elle est alors « revidée de la substance qu'il pourrait y avoir dans le bruit qu'elle fait [...] la voix est libre [...] d'être autre chose que substance ». Ainsi, elle « peut modeler notre vide ¹⁴ », c'est-à-dire suppléer au manque dans l'Autre, qui est de structure... La voix reste le seul témoin de ce lieu de l'Autre, qu'au lieu de l'Autre ça parle mais pas tout. Parce que la voix, reliée au champ de l'inconscient et articulée au corps, « s'incorpore ¹⁵ » comme l'altérité de ce qui se dit ¹⁶ de l'Autre.

8. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 19 mars 1974.

9. Cf. J. Lacan, *Le Désir et son interprétation*, séminaire inédit, leçon du 27 mai 1959.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 284.

11. *Ibid.*, p. 288.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 224.

13. *Ibid.*

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 320.

15. *Ibid.*

16. *Ibid.* Cf. p. 318.

Freud avait déjà reconnu l'existence d'une identification précoce, anobjectale, où « père et mère ¹⁷ » n'étaient pas encore différenciés. L'incorporation, caractéristique du stade oral, convoque les toutes premières relations entre la mère et l'enfant. Lors de la tétée, l'enfant ingère plus que du lait, une soustraction... Il incorpore dans le corps organique le corps du symbolique articulé aux coupures, il incorpore *père et mère*, une *voix lactée*.

La mère laisse donc dans l'objet voix chu de l'Autre à la fois la marque du Père comme pure métaphore et la trace d'elle qui n'est pas prise dans le symbolique. Il y aura toujours quelque chose de réel qui résonnera de cette mère-là.

Voix chez l'enfant

C'est peut-être autour de ce point que la question se complique dans la clinique avec les enfants, parce qu'ils sont pris dans un lien étroit avec leur famille. À ce titre, Lacan écrit dans « Note sur l'enfant » que l'enfant doit y trouver la transmission d'un désir qui ne soit pas anonyme, c'est-à-dire que la mère marque les soins qu'elle apporte à son enfant, même s'ils sont manquants, d'un intérêt particularisé ; et que, en tant que son nom, le père est le vecteur d'une incarnation de la Loi dans le désir ¹⁸. Comment se joue la question de la voix dans la clinique ? Comment la localiser ? L'enfant entend-il la loi... ou des voix, et quelle voix ?

Je reçois Arthur, 6 ans, parce qu'il a des tics et des cauchemars depuis l'âge de 4 ans. Il confie, lors d'une séance, qu'il a entendu une voix dans sa tête, apparue en même temps que les tics. La voix est énervante, l'oblige et lui donne des ordres : « Mange une crêpe, prend des carrés de chocolat et mets-les au four... Essaie [là Arthur contrefait sa voix]... Dis des gros mots, va dehors... » Il ajoute qu'il essaie de ne pas l'écouter.

La voix est apparue suite à une scène entre sa mère et sa petite sœur cadette née quand il avait 4 ans. Arthur a été traumatisé par les cris de sa mère contre sa sœur qui hurlait. Il avait déjà confié la peur que lui inspirait sa mère quand elle était en colère, jusqu'à craindre

17. Quand Freud évoque le surmoi, il utilise essentiellement le terme de « parents ».

18. Dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373.

qu'elle les tue, lui et sa sœur. Il avait aussi évoqué des rêves où il perdait sa sœur, ses envies de lui faire du mal. Même s'il s'en empêchait, il l'avait pourtant griffée parce qu'elle était « énervante », comme la voix.

La voix chez Arthur qui témoigne de désirs défendus ordonne brave l'interdit et le terrifie. La mère est menaçante parce qu'elle est punitive mais aussi parce qu'il y a quelque chose qui serait bien du côté de la voix maternelle et qui concerne sa structure. La mère a depuis commencé un travail analytique. Arthur, lui, a pu faire sa propre demande. Car la voix dont il précise qu'elle est peut-être celle de sa mère ou de sa sœur masquerait un fantasme fratricide à l'endroit de cette dernière. La voix semble bien située du côté de la névrose.

Mais si la voix n'a pas surgi comme objet petit *a*, qu'est-elle pour le petit sujet ? « Il faut, dit Lacan, rattacher le noyau de la psychose à un rapport du sujet au signifiant sous son aspect le plus formel. »

Je rencontre Sam, 4 ans et demi, à l'école maternelle où j'exerce comme psychologue. J'entendais souvent une voix insistante, voire pénible, qui interpellait sans cesse une collègue ou moi-même dans la cour. C'était la voix de Sam. Quand je le reçois, il parle de la voix d'un bonhomme rouge qui lui parle dans la tête et lui donne des ordres. Sam ajoute : « J'ai cru que j'étais une lettre. [...] Tu sais chez moi j'ai entendu une voix [...] Je la reconnais. C'est un monsieur, il croit que je suis son copain. [...] il est aveugle... il m'embête plus il est dans le ciel. [...] il veut pas arrêter. Il dit de dire des gros mots. »

Sam est confus : parfois c'est lui qui parle, parfois la voix, parfois le bonhomme. Il se rend bien compte du caractère étrange de ces voix, de la présence énigmatique du bonhomme sans pourtant remettre en doute ces phénomènes. « Tu sais y a toujours quelque chose qui ne va pas dans ma tête, le bonhomme rouge il dit : Je préfère manger ton cerveau. [...] Je l'entends juste dans ma tête. Il a une bouche bizarre même quand il sort le matin de ma tête, il vient pour manger mon cerveau, il veut nager dans mon cerveau. »

Au fil des entretiens, les troubles du langage vont devenir patents. Il dira par exemple : « Je suis vraiment... vraiment impossible de travailler », il utilisera le néologisme de « bruyages », qu'il

compare à du sang quand il entend des bruits qui l'empêchent de dormir. Quand je lui demande pourquoi il bouge sans arrêt, il répond : « J'ai la tête qui tourne. [...] Là dans ma tête j'ai le cerveau qui tourne », et il tourne en effet dans la pièce, prenant probablement le signifiant au pied de la lettre. Les injures deviennent très fréquentes, signant, comme le rappelle Lacan, « une rupture du système du langage ¹⁹ ». Sam enfin marque ses phrases d'un « Mon père » omniprésent. Est-ce une tentative de faire exister quelque chose du père ou la présence de la coupure qui cherche à se produire du fait même de la structure du signifiant ?

Existerait-il d'ailleurs quelques hallucinations qui mettraient en scène ce « Mon père » quand Sam dit : « Mon père il parle trop de moi [...]. Tu l'entends ce bruit derrière la porte... Encore un monsieur qui m'embête [Sam ouvre la porte et crie] Mon père ! Il est toujours invisible. » Une autre fois, il dira : « Il a rien comme outil mon père. Mon père il est maboul. [...] il a changé de tête. » D'ailleurs, nous remarquons par moments une confusion d'identité entre lui, « Mon père » et le bonhomme rouge.

Qu'entend Sam ? Lacan affirme que la voix concerne le rapport du sujet au langage. Ce qui est réellement entendu dans l'hallucination n'est pas du côté du sonore, « c'est la réalité qui parle », dit Lacan. Sam ne dit pas : « J'ai la sensation que le bonhomme me parle », il lui parle. L'enfant déclare : « Le bonhomme rouge... il existe », une autre fois surgira même un : « Tu peux fermer ta gueule... Je le crois pas, il me le dit. » Ce qui revient et se fait entendre du dehors, c'est l'extériorité du signifiant, signant que le Nom-de-Père est exclu au lieu de l'Autre. Sam ne s'entend pas, il entend un autre petit autre, sa double. « Le bonhomme rouge, il ressemble à moi », dira-t-il. Le bonhomme rouge convoque non pas l'Autre barré mais un Autre jouisseur qui fait agir Sam et le fait parler. Peut-on situer les voix de Sam du côté de la pulsation quand il entend les signifiants déchaînés ?

Quelques mois plus tard, Sam confiera : « Moi je sais pas pourquoi ? Je sais pas si on a le droit, pas le droit. Pourquoi tu t'appelles Nadine ? Je ne comprends pas ce qu'elle dit ma maîtresse. » Il ajoute avec précision : « Maman, je sais pas si elle me parle. Elle parle pas très bien mais je comprends pas ce qu'elle me dit. Je comprends que

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 67.

"mon père". Mon père je l'entends, "ma mère" non. » Sam parle peu de sa mère, peut-être parce qu'elle n'est pas du côté de l'hallucination. Lors d'un jeu de cache-cache, il l'appellera pourtant une fois et dira : « C'est la colle ma mère. »

Si en effet la voix n'a pas été médiée par le Père en tant que Nom, Sam réaliserait-il, je cite Lacan, « la présence [...] de l'objet *a* dans le fantasme ²⁰ » qui concerne la subjectivité de la mère ? Serait-il l'objet voix de la mère ? Que signifient ses appels dans la cour ? un « se faire entendre » ? ou le bruit de la voix qui n'a pas subi d'extraction de jouissance ?

Il dira un jour que les *bruyages* le réveillent et l'embêtent avec des... Il nomme alors son nom de famille, qui est celui du père et aussi celui du nom de jeune fille de la mère. Les voix indiqueraient-elles une forclusion du côté du nom de famille ? Sam situera précisément l'arrivée du bonhomme et des voix : « J'étais en Afrique, là où il y avait ma grand-mère ²¹ [paternelle]. Tout d'un coup, j'l'ai eu dans ma main et après il est venu dans ma tête. [...] Je l'ai vu conduire ma tête, mais j'ai pas de volant, moi. J'avais rien fait et il rentre dans ma tête. [...] C'était trop tard. »

Quelques mois auparavant, lors d'une sortie, Sam s'est précipité sur un manège qui tournait. L'enfant porte le prénom du frère aîné de son père, frère mort à 13 ans. Le père dira : « Il m'a porté dans ses bras quand j'étais petit. J'ai voulu continuer de le faire vivre. » La mère de Sam n'a toujours rien confié de son histoire. Le père a accepté que l'enfant rencontre un analyste.

Conclusion

Nous dirigeons les séances avec les enfants comme nous le faisons pour tout sujet, en questionnant le rapport du sujet au signifiant. Seulement, nous menons parallèlement avec les parents des entretiens souvent délicats, qui ont en général pour conséquence de remuer quelque chose dans leur vie psychique (ce qui a été le cas pour la mère d'Arthur et le père de Sam) et ont également pour

20. J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, op. cit.

21. « Pour obtenir un enfant psychotique, il y faut au moins le travail de deux générations, lui-même étant le fruit de la troisième. » J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 362.

conséquence d'avoir un impact sur l'enfant. Nous nous demandons justement si les enfants qui entendent des voix (et ce quelle que soit leur structure) n'indiquent pas la présence d'une voix réelle du côté de la psychose, voire une place particulière de cet objet dans la constellation familiale.

Quoi qu'il en soit, il peut y avoir confusion entre la contrainte des voix hallucinatoires et l'impératif de la voix surmoïque, et chez Arthur comme chez Sam la voix sature la pensée. Seulement, chez Sam, elle témoigne que les signifiants ne sont pas pris dans la métaphore paternelle. La voix extérieure envahissante qui s'accompagne d'hallucination visuelle atteste d'un accident dans ce registre. Chez Arthur, l'évocation de la voix intérieure a permis de laisser entrevoir le fantasme menaçant qui le concerne tout en désignant quelque chose du côté de la mère qui l'angoisse. La voix couvrirait-elle le manque dans l'Autre ?